

LE JOUR, 1947
14 Juin 1947

PARLEZ-MOI D'AMOUR

Le passage que voici d'une déclaration du Ministre de l'Industrie tchécoslovaque transmise par les dépêches, mérite vraiment d'entrer dans l'histoire : « Nous aimons l'Union soviétique parce qu'elle n'a aucun intérêt à ce que nous devenions l'une de ses Républiques. Nous voulons aussi aimer l'Amérique ».

Sur des lèvres officielles, voilà le cri du cœur. Les petites nations sont rares qui n'approuveraient pas ce langage. Elles ne demandent qu'à aimer tout le monde, pourvu seulement qu'on leur laisse la paix.

Raisonnant «a contrario », il faudrait admettre que si l'Union soviétique visait à faire, de la Tchécoslovaquie « une de ses Républiques », la Tchécoslovaquie cesserait de l'aimer.

A quoi tient l'amour !

-Je t'aimerais tant que tu ne voudras pas me manger, dit le Petit Poucet à l'Ogre. Je t'aimerais de tout mon cœur. - Mais cette sorte d'amour on ne l'imagine qu'en tremblant.

Pour leur part, la Hongrie et l'Autriche menacées seraient heureuses en ce moment d'obtenir de leur voisine Tchécoslovaque, en état de quiétude apparente, quelques apaisements. Elles aussi ne demandent qu'à conjuguer le verbe aimer.

Enfin, sans en avoir l'air, le Ministre de l'Industrie du Cabinet de Prague en ajoutant qu'il veut aimer aussi l'Amérique atteint le pathétique. Son cri fait évoquer quelque impossible amour. Comment cumuler, sans être foudroyé, de si dangereuses passions ?

L'Europe centrale on le voit (ou on le devient) est tout entière à l'amour. Ce que M. le Ministre de l'Industrie tchécoslovaque a dit, les autres le pensent sans doute.

Les petits pays qui derrière ou devant la muraille de Chine européenne roucoulent amoureuxment, on peut s'attendrir sur leur destin. Il faut qu'aujourd'hui comme hier, ils se résignent à vivre à côté du danger en chantant leur cantique au bien-aimé.